

Le réel, la mort

François Peraldi

Volume 15, numéro 2, novembre 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031560ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031560ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Peraldi, F. (1990). Le réel, la mort. *Santé mentale au Québec*, 15(2), 17–32.
<https://doi.org/10.7202/031560ar>

Éditorial

Le réel, la mort

François Peraldi*

En guise d'introduction

Une amie psychanalyste m'a raconté cette anecdote qui nous servira ici d'ouverture. Alors qu'elle était enceinte et sur le point d'accoucher, un analysant qui n'avait jusqu'alors fait aucune remarque sur cette grossesse pourtant visible, lui déclara finement: «quelque chose me dit que vous avez eu des rapports sexuels!»

Deux thèmes ont été proposés aux auteurs des textes qui suivent: 1) l'impact du Réel dans la cure et 2) le travail de la mort. Lorsqu'on emploie des termes comme «Réel» ou «mort» en psychanalyse, une clarification conceptuelle s'impose d'emblée. Contrairement aux certitudes du discours courant (l'opinion, la doxa, en un mot le bavardage), ces termes ne renvoient à aucun phénomène qui leur pré-existerait et qu'ils ne serviraient qu'à désigner, un peu comme une étiquette sur un pot de confiture, une sorte de substance prélangagière, pulsionnelle qui constituerait l'objet du travail analytique. Par ailleurs, si on leur donne le sens qu'ils ont en psychologie générale, en littérature ou encore dans ce qu'on pourrait appeler le discours cultivé, ce ne sont plus que des notions à tout faire qu'on peut transporter d'un domaine du savoir à un autre, non pas parce qu'elles n'ont pas de sens, mais parce qu'elles en ont trop et que les limites du champ sémantique qu'elles couvrent sont aussi floues que mouvantes. En fait, on peut leur faire dire n'importe quoi ou, plus exactement, leur faire produire n'importe quel effet de sens en les changeant simplement de contexte. Mais ce sont des effets de sens qui, en dernière analyse, nous ramènent toujours au discours de la méconnaissance: l'idéologie qui, parfois, tient lieu de théorie même dans les discours scientifiques. Louis Althusser nous en avait fait la leçon il y a bien des années en dégageant du discours de la biologie ce qu'il avait appelé: «la philosophie spontanée des savants»¹. Il n'est pas

* L'auteur est psychanalyste à Montréal.

du tout certain que la leçon ait jamais porté ses fruits, en psychanalyse moins qu'ailleurs.

Le «Réel» et la «mort» sont, pour le discours psychanalytique qui en fait usage, des concepts. À ce titre, ils ne sauraient être employés n'importe comment et selon les humeurs ou les perplexités confuses de l'analyste qui ne sait qu'en penser, sans doute parce qu'il ne pense pas encore ou qu'il ne s'est même pas encore posé la question de la spécificité de cette pensée singulière qu'est la pensée psychanalytique.

Le concept de Réel a été introduit dans le discours psychanalytique en 1953 par Jacques Lacan dans une conférence inédite, inaugurale de son enseignement à la toute nouvelle Société Française de Psychanalyse: «L'Imaginaire, le Symbolique et le Réel», qui sert de pendant à son discours dit de Rome, «Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse».² C'est un concept fondamental puisqu'il est, pour Lacan, l'une des trois catégories sur quoi repose cet acte de pensée très singulier qu'est la psychanalyse. En tant que catégorie, le Réel ne vaut qu'en rapport à la manière dont il se noue aux deux autres catégories: l'Imaginaire et le Symbolique. Remarquons au passage que ces trois catégories se retrouvent au fondement de la sémiotique, encore que sous une forme légèrement différente.

Le concept de mort a été introduit dans le discours psychanalytique par Freud dans son «Au-delà du principe de plaisir»³ sous le nom de «pulsion de mort» (et non d'instinct de mort comme on persiste à le dire contre Freud et au nom d'une dénégarion ambiguë de la mort de plus en plus commune en notre époque).

Avant Lacan, le terme de Réel n'était employé en psychanalyse que dans sa portée notionnelle, plus ou moins confondue avec le terme de réalité et sémantiquement nulle. Avant Freud, le terme de pulsion de mort n'existait pas, pas plus d'ailleurs que la psychanalyse. Et de deux choses l'une:

— Ou bien la psychanalyse n'est qu'un ramassis de notions disparates éculées par l'usage, qu'on peut employer en suivant les fluctuations de l'idéologie à laquelle nous sommes assujettis et qui ne font que couvrir de leur semblant une activité «thérapeutique» incontrôlée, incontrôlable et le plus souvent charlatanesque voire complètement aberrante, ce qui n'est malheureusement pas rare. C'est d'ailleurs ce qu'en pensent des psychologues compulsivement anti-freudiens comme Hans Eysenck, dont le grand ouvrage *Decline and Fall of The Freudian Empire*⁴, n'hésitant pas à parodier le titre de la monumentale histoire romaine de Gibbon, reprend à chaque nouvelle parution les mêmes arguments dont aucun, jamais, n'a été vérifié autrement que par des méthodes de vérification inapplicables à la psychanalyse, arguments

repris et colportés ensuite tant au Québec qu'ailleurs comme une véritable parole d'autorité.

— Ou bien la psychanalyse est une construction théorico-pratique dans laquelle la théorisation et la pratique sont les deux composantes d'un seul et même acte: l'acte analytique; une construction pourvue d'un corpus conceptuel et d'une activité en constante interaction dialectique, en constant devenir et dont la «scientificité» rejoint ou recoupe celle de la physique moderne. Je veux parler de la physique qui est née lorsque les physiciens se sont aperçus, dans les mêmes années où Freud inventait la psychanalyse et son instrument le transfert, que le développement de leur science n'était possible que s'ils s'incluaient eux-mêmes, en tant que sujets de la science et de l'expérimentation, dans leur travail de conceptualisation. Il s'agit là d'un glissement paradigmatique (ou épistémologique) qui est passé à cent années lumières au-dessus de la tête d'Eysenck. Nous ne saurions malheureusement pas l'ignorer dans la mesure où, parce qu'elle est une science nouvelle née, la psychanalyse doit rompre explicitement avec les disciplines et les idéologies qui entouraient sa naissance: la psychologie, la psychiatrie et certaines philosophies. Il s'agit là d'une nécessité épistémologique qu'il convient de ne pas confondre avec le plaisir de la polémique. Il appartient aux analystes de ne pas passer ces attaques sous silence si, comme le pose Gaston Bachelard, penser, dans le domaine des sciences, c'est penser contre.⁵ Ici en l'occurrence contre le psychologisme et contre le pragmatisme psychiatrique.

Que les connotations un peu «baveuses» — c'est-à-dire didactiques — qui nuancent ces remarques liminaires ne voilent pas, du fait de leur présentation abrupte et polémique, ce qui est ici en question. Il ne s'agit pas de juger le travail des textes qui suivent. Ce que nous avons à dire se situe à mi-chemin entre les thèmes conceptuels qui ont été proposés à la réflexion de quelques psychanalystes et la lecture des textes que ces thèmes ont suscité. Dans l'après-coup, cette lecture a soulevé un certain nombre de questions épineuses d'ordre théorique et épistémologique que nous développerons en guise d'éditorial. Je ne citerai donc pas systématiquement dans ce qui suit les auteur(e)s ni leurs textes et ne considérerai que les principaux thèmes conceptuels qui ont été abordés et la manière théorique dont ils ont été traités. Après tout, la psychanalyse est une discipline collective et l'on ne peut que souhaiter que les auteurs qui travaillent à propager son discours réussissent à le faire un jour sous un nom collectif, un peu comme les traités de mathématiques de Bourbaki mais aussi bien comme le nom de Lacan qui, s'il désigne une personne bien précise, désigne surtout un travail éminemment collectif et qui n'aurait jamais pu exister du seul fait de Jacques Lacan.

Le Réel

Comment aborder la catégorie du Réel? Nous l'avons déjà souligné, les concepts ne réfèrent pas à une chose, un phénomène ou un événement qui seraient extérieurs au langage et à la pensée de l'homme et qu'ils serviraient simplement à étiquetter. C'est peut-être ce qui faisait dire à Lacan que le Réel on ne le connaît pas, on s'y heurte.

Quand on se heurte au Réel, on se heurte d'abord à une catégorie qui, avec deux autres catégories seulement: l'Imaginaire et le Symbolique, fondent tout le système conceptuel de la psychanalyse ainsi que la pratique de l'analyse, en tant qu'ils visent à l'instauration d'une nouvelle subjectivité ou — pour reprendre peut-être trop légèrement un vœu de Régine Robin — une «nouvelle rationalité».⁶

C'est donc dans son rapport à chacune des deux autres catégories, puis à l'ensemble du discours psychanalytique qu'elles sous-tendent qu'il conviendrait de resituer le Réel. Programme immense, à peine ébauché. Comme toujours en science, l'énonciation du concept aura de longtemps précédé les élucidations et les constructions théorico-pratiques qu'il implique. Le phénomène n'est pas nouveau, l'invention de la géométrie non-euclidienne a précédé d'un demi-siècle la découverte de son application pratique en physique relativiste. Mais avant même de l'aborder il convient de signaler une première confusion qu'on retrouve très souvent dans la littérature psychanalytique même lorsqu'elle semble la mieux informée.

En effet, on a souvent l'impression que certains auteurs oscillent entre le Réel et la réalité comme s'il s'agissait de deux termes synonymes. On trouve d'ailleurs cette même oscillation dans le premier séminaire que Lacan a tenu dès après l'introduction dans la théorie psychanalytique de ses trois catégories fondamentales.⁷ Tantôt, pour prendre deux exemples dans les textes qui suivent, la grosseur de l'analyste sera évoquée comme «une réalité qui intervient dans la cure», tantôt comme «un élément de Réel qui aurait un impact dans la cure»⁸. On retrouve la même imprécision conceptuelle dans un autre texte lorsqu'on lit: «la réalité submerge son corps mais provoque la dénonciation de l'intrusion de la mère»⁹. En fait, tout le contexte du paragraphe qui précède renvoie, très justement d'ailleurs, au Réel, et non à la réalité, comme lieu de jouissance de la mère. L'analysante dont il est question tente d'y accéder par les sévices qu'elle s'inflige, visant beaucoup plus une jouissance masochiste primaire (qui participe effectivement du Réel) que la mort.

On s'aperçoit d'ailleurs très vite que lorsqu'il est question de «réalité» dans de nombreux textes, c'est d'événementiel qu'il s'agit. Or dans une cure l'événementiel (ou la réalité) ne doit justement surtout pas être traité comme quelque chose qui serait distinct du langage et de

la parole, qui aurait un autre statut que de langage; comme quelque chose qui réintroduirait cette aberration pré-linguistique qu'il y aurait le registre des choses, des événements et des phénomènes qui auraient réellement eu lieu et seraient les seuls dignes de foi, le roc sur lequel reposerait la vérité vraie et que le langage devrait seulement se rapprocher asymptotiquement de cette réalité jusqu'à s'y confondre: *adequatio rei et intellectu*, qui fonde encore la conception vulgaire de la vérité chez un très grand nombre de thérapeutes, pour ne pas parler des médecins. Dans une telle perspective le thérapeute tente de retrouver avec un acharnement de Sherlock Holmes en chambre ce qui s'est réellement passé entre telle enfant et sa mère, par exemple. Toute une littérature larmoyante s'est appesantie lourdement ces derniers temps sur la description d'événements incestueux comme si c'étaient eux, en tant qu'événements concrets, qui auraient provoqué ces délabrements de l'âme qu'on a recensé récemment dans le registre de la clinique psychiatrio-psychanalytique.

Rien n'est plus anti-psychanalytique que la croyance que nous venons de décrire. Rien ne risque davantage d'entraîner l'analyste sur les voies périlleuses de la correction orthopédique et de la suggestion voire de l'aide samaritaine de la belle âme dont tout un chacun connaît le degré d'agressivité qu'elle recouvre; rien ne le pousse davantage vers des interventions en acte dans la cure, comme si un acte en appelait un autre. Je pense ici à tel grand analyste parisien violant «gentiment» sa patiente tous rideaux fermés pendant la séance même où elle venait de lui avouer le secret d'un viol dont elle avait été la victime à l'âge de 5 ans dans une cave avec un sac à pommes de terre enveloppant sa tête. Tous ces passages à l'acte de l'analyste étant sous-tendus par cette croyance, odieuse entre toutes, qu'un acte, à condition qu'il soit bien intentionné, peut en corriger un autre, antérieur et supposément néfaste.

Comme l'ont maintes fois souligné Jean Imbeault ou Jacques Lacan¹⁰, toute la cure de l'«Homme aux loups» est là pour témoigner que ce n'est pas tant l'événement qui est traumatisant et qui se serait inscrit comme un petit film intérieur, même si Freud a pu sembler s'acharner, contre l'opinion et les souvenirs de l'Homme aux loups, à prouver la réalité concrète de la scène primitive, du coût à tergo des parents qu'il aurait observé dans sa prime enfance. Ce qui peut être traumatisant, mais pas nécessairement, c'est ce que le sujet symbolise de cet événement, c'est la manière — pour être grossièrement clair — dont il le percevra avec des mots (et dans quels mots) ou pas. Même s'il n'a pas encore l'usage moteur de la profération des mots et des signifiants de la langue, comme dans l'inceste mère-fille qui nous est rapporté ci-dessous, où le sujet, Mademoiselle Soma, est tout de même extrêmement tôt dans sa vie le lieu d'inscription des signifiants de la

jouissance perverse de sa mère. En arriver à croire que ce serait la réalité événementielle, fut-ce celle de la mort, qui serait directement responsable du trauma fondamental, c'est perdre de vue la tâche de l'analyste qui est de découvrir comment la symbolisation s'est faite ou pas (au cas où il y aurait eu forclusion) et comment là où elle a été refoulée ou forclosée, une construction langagière s'impose qui n'a d'autre «réalité» qu'historique et d'autre vérité que de s'articuler logiquement à l'histoire dont le sujet se souvient afin de lui redonner sa cohérence logique interne, c'est aussi perdre de vue, et ceci est beaucoup plus grave, quelle est la nature de l'inconscient, de quoi l'inconscient est fait. Ce que Freud a découvert et qu'il nous a montré (et légué) dans ses trois premiers grands livres¹¹ qui fondent la psychanalyse comme science en lui donnant son objet, un objet propre, qui est le sien et qui n'est que le sien, ce que chaque analyste authentique doit (re)découvrir dans chacune des analyses qu'il mène et à chaque pas de sa pratique lorsque l'inconscient de ses analysants s'ouvre à son écoute, c'est ceci que Lacan rappelait sur les ondes de France Culture le 6 juillet 1973 à l'attention du monde psychanalytique réuni en Congrès International à Paris: *«Ce que Freud a découvert et qu'il a épinglé comme il a pu du terme d'inconscient, ça ne peut en aucun cas, rejoindre d'aucune manière ce que lui-même se trouve avoir mis en avant: les tendances de vie, par exemple, ou les pulsions de mort; ça ne peut en aucun cas y être identifié; ce que Freud a découvert c'est ceci: c'est que l'être parlant ne sait pas les pensées — il a employé ce terme — les pensées mêmes qui le guident: il insiste sur ce que ce sont des pensées et, quand on le lit, on s'aperçoit que ces pensées, comme toutes les autres, se caractérisent par ceci qu'il n'y a pas de pensée qui ne fonctionne comme la parole, qui n'appartiennent au champ du langage.»*

Mais au langage tel que défini par la linguistique dont le fondateur fut Saussure. La découverte de Saussure n'est pas une conception de la parole et du langage parmi d'autres, mais la conception qui a fondé la linguistique comme science et comme modèle: elle a marqué de son sceau l'ensemble des sciences dites humaines et sociales, et jusqu'à la physique contemporaine dans le tournant des années cinquante. Toutes les autres conceptions comme celles qui font du langage un comportement comme un autre ou même un moyen de communication à propos de quelque chose d'autre que le langage lui-même, qu'on peut voir traîner dans tel ou tel ouvrage de psychologie, de psychothérapie ou de psychiatrie, ne sont que la survivance de conceptions pré-linguistiques. Elles n'ont de ce fait aucune valeur scientifique, ne font que témoigner des formes idéologiques d'une opinion qu'on pourrait qualifier de «pré-logique». Elles ne peuvent être comprises que comme des résistances à la découverte de l'inconscient et classées sous les rubriques désuètes du «psychologisme» ou du «pragmatisme», lorsqu'elles ne

sont pas de pures manifestations de la passion de l'ignorance qui ravage notre époque. Soulignons-le fortement: le libéralisme n'existe pas dans la pensée scientifique. Si pour les capitalistes $2+2$ font toujours 5 lorsqu'ils se font payer, mais ne font plus que 3 lorsqu'il s'agit de payer leurs exploités, en mathématiques $2+2$ font 4 et ne font que 4. La science commande la pensée. On s'y prend ou on la laisse, mais on ne l'assaisonne pas selon ses goûts, les modes, les saisons ou ce que Freud appelait le narcissisme des petites différences. Il est regrettable que ce qui semble évident pour les sciences mathématiques ou physiques ne le soit plus pour la science psychanalytique et du fait des psychanalystes eux-mêmes.

Alors, grossesse ou pas grossesse, inceste ou pas inceste, ce qui compte effectivement n'est pas l'événement dans son apparente concrétude silencieuse, mais les mécanismes d'imaginarisation et de symbolisation par lesquels la réalité s'offre pour ce qu'elle est et dont une belle description nous est offerte dans une note d'un des textes qui suivent: *«Each woman received the news of my pregnancy as if it were a message addressed solely to her own psyche, rather than as news about someone else's reality that in some way touched her but still belonged to someone else. It was as if my pregnancy was their pregnancy. And in one sense, it was.»*¹² Oui, certes, et ce qui importe ici, ce qu'il s'agit d'écouter n'est pas tant la grossesse que la nature spéculaire du transfert à l'établissement duquel la grossesse sert prétexte, est l'occasion offerte pour qu'il se manifeste dans toute sa fonction de résistance à ce que surgisse la signification inconsciente du discours; ce sont aussi les processus de symbolisation, voire les mécanismes de défense que cet événement-ci (mais ça pourrait être n'importe quel autre) aura suscité et qui sont, eux, caractéristiques des modes d'aliénation du sujet.

Lorsque l'analyste se demande s'il lui faut parler à l'analysant d'un événement qui le concerne et qu'il ne peut pas dissimuler à l'analysant, fût-ce une grossesse, au nom de je ne sais quel principe dans le style *«reality testing»*, il oublie l'une des règles fondamentales maintes fois répétée par Freud, à savoir qu'il n'a pas à se manifester par quoi que ce soit d'autre que son écoute et l'interprétation du matériau verbal qu'il recueille dans le cours de ses analyses.¹³ Ce qu'il lui faut faire, c'est se mettre à l'écoute de la manière dont l'analysant parlera ou ne parlera pas de cette grossesse (si c'est d'une grossesse de l'analyste qu'il s'agit, mais répétons-le il pourrait s'agir de tout autre chose). C'est son style de médiatisation Symbolique et/ou Imaginaire de l'événement qui caractérise le sujet et non l'événement en soi qui reste toujours, comme tel, dans son immédiateté, inaccessible et inconnaisable autrement que par le langage qui le porte à la connaissance.

Et pour en revenir à l'anecdote avec laquelle j'ai ouvert ce texte et afin de pointer où se pose la question du réel je dirais que cet analysant ne manifestait aucune défaillance dans l'appréhension de la réalité de la grossesse de son analyste. S'il n'en a pas directement parlé, ce n'est pas nécessairement parce qu'il ne l'a pas vue ou qu'il l'a déniée, c'est peut-être aussi parce qu'il n'en avait rien à foutre et que, par contre, ce qui le troublait était tout autre chose. En fait, on peut également penser que c'était la recontre avec la Chose (das Ding), et avec la Chose en tant qu'elle ne relève que de la catégorie du Réel. Et cette Chose à quoi il se heurtait dans le cours de son analyse, c'est qu'au-delà de la mère-analyste enceinte qu'il était tout à fait capable d'imaginer ou de symboliser comme il le désirait, il y avait, se dessinant, émergeant, inimaginable, insymbolisable, la présence, Réelle cette fois, de cet inconnaissable radical de la femme qui, au-delà de la mère, jouit ou a joui.¹⁴ Effectivement, pour certains, dans l'analyse, la réalité (par exemple la grossesse) peut être à la fois le mur du fantasme qui sépare du Réel mais en indique la présence (par exemple, l'Autre jouissance), à ce qui n'a jamais été symbolisé et n'est, au mieux, que très partiellement symbolisable.

Il n'y a pas d'impact du Réel dans la cure, mais il ne saurait y avoir de cure analytique sans qu'à un moment donné celle-ci ne se heurte au Réel. Encore faut-il, pour que cela puisse advenir, que l'analyste ne confonde pas la réalité et le Réel, le monde des choses dont on parle à celui de la Chose à laquelle on se heurte en silence ou, ce qui revient au même, en criant, bref qu'il ne confonde pas la psychologie et la psychanalyse. Répétons-le, la réalité n'est pas quelque chose dont on aurait connaissance en dehors du langage et/ou avant lui, elle est ce à quoi le langage réfère, sans doute, mais qui n'existe que d'être nommable et d'avoir toujours déjà été nommé ou dont la place dans le langage est déjà prête. La réalité pourrait s'illustrer de ce petit apologue. Un père donne une chiquenaude à son très jeune fils pour une peccadille. Interloqué, celui-ci demande: «c'est une caresse ou une gifle?». «Une gifle» répond le père et l'enfant éclate en sanglots n'ayant qu'alors (re)connu la réalité de la punition paternelle. Tout autre est le Réel. Il échappe à la nomination. Il n'est pas dans l'attente d'être nommé comme les cases vides du tableau de la classification des corps simples de Mendeleeff. Il n'est connaissable que lorsque le sujet s'y heurte ou que quelque chose qu'il y a rejeté (forclos) lui fait retour dans le registre de l'hallucination (comme l'hallucination du doigt coupé dans l'Homme aux Loups). C'est au Réel que se heurte Mademoiselle Soma dans les pages qui suivent, mais le Réel n'est pas le monde de la mort, il est celui de la jouissance Autre, non phallique, féminine. Il est ce par quoi le sujet en position féminine (qui n'est pas nécessairement une femme biologique) tient du Réel.

La mort

Lorsqu'elle a lieu, cette indistinction du Réel et de la mort, cet *overlapping* des deux concepts est particulièrement troublant et d'autant plus que ce ne sont nullement deux concepts interchangeables puisque l'un, le Réel, fonde l'autre, la mort. Lorsque Mademoiselle Soma¹⁵ entraîne son analyste dans un état où cette dernière ne vit plus, il est bien évident que la non-vie reste ici une métaphore du non-penser, l'absence de Symbolisation et d'Imaginarisation vers quoi certains analysants peuvent nous conduire dans les voies multiples du transfert et pour peu que l'analyste soit apte à se laisser capter dans les registres de la fascination spéculaire (nous verrons qu'il l'est d'autant plus qu'il théorise moins ce qu'il fait quand il écoute ou qu'il se sent davantage concerné par ce qui lui est adressé), et à se laisser entraîner vers ce point où les trois registres de l'acte de pensée psychanalytique ne parviennent plus à être noués, là où le Symbolique défaille à nouer le Réel et l'Imaginaire: «*La situation est une sorte d'imbroglia où les identifications projectives s'entrecroisent sans fin. À la limite du représentable. À deux pas surtout de la mort*» peut-on lire dans un des textes. Mais personne ne meurt dans cette histoire de Mademoiselle Soma, et ce ne sont certainement pas les deux vagues comprimés qui l'amènent à l'hôpital qui nous feront accroire que les pulsions de mort l'entraînent vers cet état antérieur des choses, vers cet état de non-vie psychique et organique que Freud concevait comme le but ultime des pulsions de mort et, d'ailleurs, curieusement, de toute pulsion. L'image de la mort avec tout ce qu'elle entraîne parfois de larmoiement pathétique et de sanglots anticipés, voire de morne ennui, n'a dans le cas que nous évoquons et qui nous semble exemplaire, qu'une seule et unique fonction: constituer un ultime écran qui protège sans doute Mademoiselle Soma, mais aussi son analyste, et les empêche de se heurter à quelque chose de beaucoup plus terrifiant que la mort: le Réel et, en l'occurrence, ce noyau de Réel que constitue pour Mademoiselle Soma la jouissance d'une mère incestueuse rencontrée et partagée beaucoup trop tôt. Mais même si la jouissance, et je ne parle pas ici du plaisir sexuel, peut dans certains cas rares de masochisme authentique se nouer à la mort réelle comme ultime but à atteindre (*ultimate sex*), ces cas très particuliers mis à part, et en dépit de la puissance suggestive de la confusion promue par Piera Aulagnier entre orgasme et petite mort, la jouissance n'a jamais tué personne. Elle est beaucoup plus dangereuse que mortelle parce qu'elle s'oppose à l'œdipianisation du sujet, à son inscription comme sujet dans le registre du Symbolique, dans l'ordre de la culture, qui est, comme le soulignait autrefois Levi-Strauss «la nature de l'homme».

C'est sur le renoncement à la jouissance (au profit du plaisir) que se fonde l'émergence du sujet œdipien, c'est-à-dire du parlêtre, et ce

renoncement nécessaire lui est imposé par toute sorte d'images de mort qu'on appelle aussi, d'un terme profondément inadéquat: images ou menaces de castration. Très certainement et assurément, Mademoiselle Soma tente d'entraîner son analyste en deça de l'œdipe et, ce faisant, elle réveille chez cette dernière toutes les menaces de mort (ou de castration) qui lui ont fait traverser, bon gré mal gré et comme pour tout un chacun parmi les analystes, l'épreuve de la triangulation œdipienne, du moins peut-on le penser, mais ce n'est certainement pas vers la mort qu'elle l'entraîne. Elle l'entraîne vers ce point de Réel où elle a partagé, beaucoup trop tôt assurément, la jouissance de sa mère ou, pour être plus précis, la jouissance de la femme qui constitue l'Autre dimension, la dimension inconnaissable, la dimension de Chose, la dimension Réelle de cette personne pourtant, par ailleurs, bien connue, ce «*Neben-mensch*» comme l'appelle Freud dans son «Esquisse pour une psychologie scientifique»,¹⁶ qu'est la mère des premiers âges.¹⁷

Si, comme nous le pensons, la mort n'est qu'un des concepts du corpus psychanalytique et qu'en tant que tel nous le retrouvons à l'œuvre dans les trois registres catégoriels qui fondent la pensée psychanalytique, nous aurons alors à méditer sur les trois visages de la mort qui sont même peut-être trois morts différentes: la mort Réelle, la mort Imaginaire et la mort Symbolique. Mais cet éditorial n'est pas le lieu d'une analyse des trois modes catégoriels du travail des pulsions de mort. Nous nous contenterons donc de renvoyer à quelques lieux ou moments des textes qui suivent qui nous semblent cerner de manière assez évocatrice l'une ou l'autre de ces trois morts possibles dont on ne peut que souhaiter que dans les années à venir, et peut-être grâce aux premiers pas que ce numéro fait dans ce sens, elles soient plus rigoureusement conceptualisées. Elles ne le seront pas ici. Nous nous contenterons de faire allusion à quelques axes possibles de réflexion.

C'est sans doute dans le texte sur «Les fidèles de la mort»¹⁸ qu'on peut trouver le plus clair reflet de ce qu'on peut, peut-être, nommer la mort Imaginaire. Surtout si l'on peut reconnaître dans la position subjective des fidèles un retrait devant l'accès au Symbolique, un repliement sur la position d'être le phallus de la mère, mais d'une mère elle-même prise dans une position subjective bien singulière, puisqu'il ne s'agit de rien moins pour ces fidèles que d'incarner l'objet non-désirant du désir négatif de la mère.

Mais sommes-nous bien ici dans le registre des pulsions de mort, de ce vaste reflux pulsionnel qui — lorsqu'il est désintriqué des pulsions sexuelles qui contraignent au détour vers la vie — ramène le sujet à une position zéro, avant que son corps n'abandonne une à une ses fonctions vitales? Il n'y a guère que dans des cas très exceptionnels, comme ceux des sidéens en phase terminale, ou dans des attaques au corps à corps en temps de guerre comme nous en raconte Ernst Jünger dans *Orages*

d'acier, que nous pouvons observer les pulsions de mort à l'œuvre dans toute leur puissance silencieuse et à l'état pur, si je puis dire.

Faire le mort n'est pas mourir, c'est même un excellent moyen pour ne pas être tué. Or, toute la dialectique des fidèles de la mort semble tendre à éviter le désir de mort, tout autant que le désir sexuel, et ce, précisément, en faisant semblant d'être mort, mais mort à quoi et pour qui? Mort à toute excitation affective, mort à toute activité désirante, et pour la mère. Il me semble que ce déploiement des images de la mort se joue bien dans le registre de la méconnaissance des lois du désir et donc du rapport à la loi, dans le registre de l'Imaginaire maternel. Tel est, l'auteure nous le montre bien, le nœud du drame.

Mais il faudrait ici soulever la question de savoir si la négation du désir, et être l'objet d'un désir maternel négatif — quelque chose qui ne semble pas sans rapport avec le concept d'aphanisis que Jones a tenté d'introduire dans la théorie — est l'une des figures possibles, l'un des destins possibles de la pulsion de mort dans le registre de l'Imaginaire, c'est-à-dire dans ce registre narcissique où l'autre n'est jamais que le reflet sur lequel se constitue le moi et où, bien qu'on soit deux, il n'y pas à proprement, parler d'altérité de l'autre et ce, d'autant moins que l'Autre Symbolique, la métaphore paternelle comme l'appelle Lacan, n'est jamais introduite par la mère autrement que comme et seulement comme une figure de la mort ou plutôt d'une absence qui ne suscite aucun appel.

Tout autre est la rencontre de la mort dans le registre du Réel, rencontre soigneusement évitée par les fidèles de la mort, sauf peut-être à tel moment de leur cure où la haine est libérée; tout autres sont les effets de l'impact sur le Réel de la mort dans l'économie subjective des analysants. Effectivement la rencontre avec le Réel de la mort se manifeste par le tarissement de toute parole, précisément du fait que le Réel (que ce soit de la mort ou de la jouissance) c'est ce qui n'est ni imaginarisable, ni symbolisable, c'est ce qu'on ne peut connaître autrement qu'en s'y heurtant. Mais si ce heurt entraîne celui qui en fait l'expérience dans le silence, là où l'imaginaire et le Symbolique à jamais se dénouent; pour ceux qui l'ont accompagné jusqu'en ce point de non-retour où seules les pulsions de mort accomplissent sans entrave leur destin, l'effet du heurt est tout autre.

Le survivant peut — pour des motifs très divers, mais qui tous mettent en jeu une terrible déchirure dans le fondement narcissique du sujet — s'abandonner à son tour aux pulsions de mort qu'il vient de voir œuvrer dans toute leur sombre et silencieuse puissance absolue et, sans pour autant se suicider, s'abandonner à elles: on appelait cela «mourir d'amour» aux époques romantiques, aujourd'hui on emploierait plutôt une terminologie psychiatrique profondément répulsive tant notre siècle

a peur de la mort et la dénie en la reléguant dans le jargon spécialisé de la thanatologie, de la psychiatrie ou de la médecine.

Mais le plus souvent, le survivant interpose aussitôt entre le Réel de la mort et lui l'insupportable discours imaginaire sur la mort: tout ce bavardage parfaitement odieux, mais incontournable, sur l'au-delà («ceux qui en reviennent», titre *Le Nouvel Observateur* dans un numéro récent), le paradis ou l'enfer, sans oublier — et c'est sans doute le pire — le retour éternel de la réincarnation. On peut alors voir se mettre à l'œuvre la fomentation mythique de la mort dont nous sommes pétris. Je voudrais ici en donner un exemple personnel. Quelques mois après la mort d'une personne aimée, j'ai rêvé que je partais à sa recherche. Un personnage assez mystérieux que je rencontrai dans ma quête m'indiqua que je devais pénétrer dans une sorte d'immense hangar sans fenêtre par une porte de métal peinte en rouge et plonger dans les entrailles de la terre. «Tu devras dire au Maître des lieux que tu viens rechercher la personne que tu aimes, elle y est. Tu ne la verras pas, mais elle y sera. Tu devras faire tout ce qui est en ton pouvoir pour convaincre les Maîtres des lieux que tu désires la revoir. C'est impossible, mais tu devras essayer de le convaincre tout de même par ton éloquence et peut-être, mais il faut que tu saches que c'est impossible, sera-t-elle alors autorisée à te suivre jusqu'à la lumière du jour». Quelle ne fut pas ma stupéfaction et mon amusement, au réveil, de reconnaître, à peine transposé, le mythe d'Orphée et d'Eurydice dans tout son pouvoir narcissique et mégalomane de méconnaissance que ce n'est pas moi qui suis maître de moi ou de l'autre comme l'empereur Auguste pensait l'être de l'univers, mais la mort qui est le seul et unique Maître Absolu de l'homme.

Elle l'est d'ailleurs d'autant plus, qu'elle est la condition même de cette autre activité de pensée que provoque l'impact sur le Réel de la mort: la Symbolisation de la mort, c'est-à-dire la Symbolisation tout court. Hegel nous a montré, et notre siècle en est encore profondément marqué, que le langage et sa fonction ne sont compréhensibles que si l'on définit le mot, le concept, disait-il, comme la mort de la chose ou encore, ce qui revient au même, comme le temps de la chose. C'est exactement ce que retrouvait Freud, qui ne connaissait sans doute pas très bien Hegel, dans son commentaire sur le jeu de la bobine et du fort/da de son petit-fils. On sait par ailleurs que toute la conception lacanienne du rapport du sujet au signifiant repose sur cette thèse dont, il faut bien le reconnaître, l'analyse et la critique épistémologiques restent à faire. Nous nous contenterons d'évoquer ici ce qu'on nomme le travail du deuil et l'inscription symbolique de la mort, sans laquelle le cycle de la mort ne saurait être accompli jusqu'à son terme. Souvent réduit à la simple phrase inscrite sur la tombe, par exemple: Ci-git Francisco Ayala, 1943-1989; mais pouvant se déployer comme, par

exemple dans le texte sur la psychothérapie de la perte et du deuil, dont on sent bien à le lire qu'il est beaucoup plus qu'un simple travail professionnel et que la position subjective de son auteure y est profondément intéressée ce qui, à nos yeux, en fait un témoignage exceptionnel. Le travail de deuil peut aussi se déployer jusqu'à atteindre les proportions d'un monument de la culture comme l'est l'*Interprétation des rêves* de Freud qui, avant tout autre chose, est d'abord le tombeau érigé par Sigmund Freud à la mémoire de son père Jacob. La mort Symbolique est donc, lorsqu'elle n'est pas complètement pervertie par les fomentations mythiques de la mort Imaginaire, au fondement même de la civilisation de l'homme.

Symboliser le Réel

Rien ne me met plus mal à l'aise que d'entendre certains collègues faire l'étalage complaisant de leurs perplexités ou de leur incompréhension de ce qui se passe dans la cure et des propos qui y sont tenus; voire de ce qu'ils peuvent eux-mêmes tenter de faire en lançant une interprétation dont ils ne semblent même pas savoir d'où elle leur est venue, au nom de la mystérieuse communication des inconscients, pour finir par conclure à une hypothétique désaliénation de l'analysant survenue comme par magie en fin de cure. Le numéro d'*Arcades* consacré il y a quelques années à la question de la fin des analyses de femmes montre bien comment la plupart restent en fait suspendues au-delà d'une fin qui n'en finit pas de ne pas finir, avec ou sans analyste. Les cas sont hélas trop fréquents pour que nous en donnions ici des exemples. «Il m'est venu de dire ceci ou cela...» entend-on murmurer ces analystes perplexes, le geste las, la mine confite et tout pénétrés du scandale qu'ils croient encore provoquer en épatant le bourgeois, dédaigneux par ailleurs de toute théorisation qu'ils considèrent comme du semblant, de la philosophie voire de la littérature (avec tout le mépris qu'ils peuvent rattacher à ces domaines de la pensée surtout s'ils sont médecins), car, à les en croire, il n'y aurait que la tripe qui causerait vrai.

Mais aimerait-on entendre un chirurgien à qui l'on va confier ses tripes, justement, dire d'un ton badin et désabusé: «Oh! ça m'est venu de décider de couper ce gros tuyau rouge, là, près du cœur, et mon patient a été libéré de ses maux car — je m'en suis aperçu *nachträglich* — c'était l'aorte.»? Il y a des mots qui tuent et je ne suis pas sûr que nombreux sont les analystes qui s'en soient rendus compte.

Sans doute ne convient-il pas davantage d'asséner à l'analysant des interprétations théoriques *ready-made* tout aussi néfastes quelque soient leurs origines théoriques et que d'ailleurs l'analysant connaît tout aussi bien, sinon mieux parfois, que l'analyste.

L'apologue sur laquelle je souhaite conclure cet éditorial me permettra de préciser ce que j'entends par «le constant travail de théorisation» auquel l'analyste doit se livrer tout en écoutant parler les analysants, et faute duquel il finira toujours par se livrer à toutes sortes d'agirs de plus en plus scabreux sur ses analysant(e)s, ou bien sombrera dans cette sorte d'état d'égarement dont les naïfs de l'analyse nous font si souvent la confidence avec l'espoir secret qu'on s'extasiera sur les difficultés de ce métier impossible et les aléas de la cure.

Melville X. (dont le diminutif est Mel) est un analyste très connu et membre titulaire et didacticien d'une des plus prestigieuses Sociétés psychanalytiques des États-Unis. Il a été analysé il y a près de vingt ans par l'un des grands noms de la *Ego Psychology*. Son analyse a duré six ans au rythme de quatre fois par semaine, cinquante minutes à chaque fois, et il a toujours considéré qu'elle avait été un succès parfait, que son analyste était le meilleur analyste qui puisse exister et qu'il avait bien mérité les sommes exorbitantes qu'il avait reçues de Mel. Au terme de son analyse, Mel s'était senti libéré de tous ses symptômes, s'était heureusement marié, était devenu analyste, avait beaucoup de patients qui «guérissaient» presque tous, était considéré comme un excellent thérapeute et un *good enough* théoricien. Bref, le bonheur! À une ombre près cependant: son fils, devenu au cours de son adolescence un délinquant héroïnomane dangereux. Les choses empirèrent tellement qu'à la suite d'un deuil familial, Mel sentant qu'il n'était peut-être pas pour rien dans toute cette situation, décida de retourner voir son analyste, vingt ans après, pour refaire ce que nous appelons dans notre curieux jargon: «une tranche».

Au début, tout se passa bien mais, assez rapidement, Mel se rendit compte que les interprétations que lui assénait son analyste n'avaient pas grand chose à voir avec ce dont il lui parlait. Il en reconnaissait la rigueur et l'orthodoxie théorique, mais ça ne le concernait ni ne le soulageait. Non seulement ne se sentait-il pas écouté, mais il eut de plus en plus l'impression que son analyste était comme ces ordinateurs déguisés en fakir qui vous prédisent votre avenir dès qu'on leur glisse quelques dollars dans une fente ad hoc. Son malaise s'accrut jusqu'à ce qu'il se rende compte dans une horreur grandissante, qu'en fait, ces interprétations étaient exactement les mêmes, mots pour mots, que l'analyste lui avait servies lors de sa première analyse et dans le même ordre. Il essaie alors d'obtenir de l'analyste quelques explications, mais il se heurte à une fin de non-recevoir très dure et il le quitte dans le plus profond désarroi, persuadé n'avoir jamais été écouté, n'avoir jamais fait d'analyse, n'être donc pas un authentique analyste et d'avoir été la victime d'un semblant de thérapeute, d'un faux self, bref, d'un fou.

Il pense d'abord arrêter sa pratique et ne plus faire que de la médecine puis, après en avoir parlé avec quelques amis très proches et

en qui il avait toute confiance, il se dit qu'il ferait mieux de plonger dans l'horreur et de reprendre à zéro tout le travail de pensée psychanalytique, tout le travail de conceptualisation et de théorisation en écoutant plus attentivement que jamais ses analysants, sans se précipiter à comprendre et à interpréter selon le dogme mais sans renoncer non plus à comprendre théoriquement et en dialectisant sans relâche sa réflexion théorique (qu'il gardait pour lui et un tout petit nombre d'intimes dont il savait qu'ils s'interrogeaient eux aussi sur ce que nous faisons lorsque nous faisons de l'analyse) et sa pratique, n'intervenant plus qu'aux moments où un renversement dialectique lui semblait sur le point de s'opérer dans l'économie, la dynamique et la position subjectives de ses analysants.

Pendant cinq ans, Mel a traversé un enfer personnel dans la plus pénible des solitudes et c'est le tout de la psychanalyse qu'il a repris à partir de Freud et retraversé, la sienne et le corpus théorique avec lequel il travaillait. Jusqu'à ce qu'il commence à se rendre compte que ses analysants atteignaient à une authenticité dans leur rapport au désir qu'il n'avait jamais constaté jusqu'alors, tandis que lui-même réinventait avec chacun d'entre eux toute la psychanalyse et à chaque fois.

C'est cet effort constant de théorisation, articulé dialectiquement à la pratique, qui constitue cette symbolisation d'un bout de Réel vers quoi — même si c'est impossible — l'analyste ne doit jamais cesser de tendre, ou — pour conclure sur un terme de Lacan — vers la production d'un signifiant nouveau.

Notes

1. Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Maspero, Paris, 1967.
2. Jacques Lacan, «Fonction et champ de la parole et du langage», in *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.
3. Sigmund Freud, «Au-delà du principe de plaisir» in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981.
4. Hans Eysenck, *Decline and Fall of the Freudian Empire*, Viking Press, 1985.
5. Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1969.
6. Au cours d'une table ronde qui a eu lieu en juin 1990 à l'Université de Montréal et qui réunissait Jacques Hassoun, Régine Robin et François Peraldi autour de la question de l'impact de l'holocauste sur ceux qui ne l'ont pas directement connu.
7. Jacques Lacan, *Les Écrits techniques de Freud*, Seuil, Paris, 1975.
8. Dans «Fantasme et réalité dans l'espace analytique au cours de la grossesse de l'analyste, ou: la réalité dépasse-t-elle la fiction?»
9. Dans «En arriver à croire».
10. Au cours d'un séminaire tenu en 1951-1952, dont il ne reste que quelques notes réunies en fascicule par F. Peraldi.

11. Il s'agit, bien sûr de *L'interprétation des rêves*, Presses Universitaires de France; *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite Bibliothèque Payot et *Le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient*, Gallimard.
12. «Fantasme et réalité...», *op. cit.*
13. Il n'est pas inutile de rappeler ici les admirables petits textes réunis sous le titre *La technique psychanalytique*, P.U.F., où Freud rappelle quelques règles fondamentales qui, quoi qu'en disent les esprits forts, restent le fondement de toute technique en psychanalyse.
14. Au sujet de la jouissance féminine, cf. Lacan, *Encore*, Seuil, 1978; également F. Peraldi, «L'amour de la mort» in *Études freudiennes*.
15. «En arriver à croire» dans le présent numéro.
16. Sigmund Freud, 1986, *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., Paris.
17. «Les fidèles de la mort» dans le présent numéro.
18. Évoquée également dans la lettre 52, in *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*